Esotérisme et pouvoir politique au Proche-Orient

Hassan Karim

Au moment où les musulmans subissent une conjonction de forces intégristes — sunnites et chiites — des plus intolérantes utilisant la même référence d'Al Daawa, des communautés qui se sont formées dans la clandestinité au cours des quatre premiers siècles de l'Hégire, continuent à se maintenir économiquement et politiquement, bien que leur position religieuse parmi les ramifications du monvement chiite les ait longtemps marginalisées. Il s'agit des *batiniyyin* ou *ésotéristes*, nées de cercles mystiques mettant en pratique le «hadith» (aphorisme) du prophète Mohamed qui disait: *«Il n'y a pas de verset du Coran qui n'ait pas un aspect extérieur et un aspect intérieur. Chaque lettre a son sens défini et chaque définition implique un lien d'ascension»*. Ismaéliens, druzes, et alaouites s'étaient détachés de chiisme offieiel appelé duodécimain — parce qu'il reconnaît la snccession de douze imams —, présent surtout en Iran et au Liban, pour créer une société propre, initiatique et alliant des conceptions antiques mazdéennes et chrétiennes à la culture et au culte islamiques. Divergeant entre eux et s'opposant aux centralismes sunnite et chiite, ils n'ont pas cessé de revendiquer à partir d'un rôle uniqnement socio-religieux, une participation plus grande aux affaires de la communauté musulmane, et même mondiale, confirmant l'adage de Charles Péguy: *«Tout commence par de la mystique, tout finit par de la politique»*.

Les différents schismes chiites se sont toujours réalisés par rapport à la suecession des imams.

Les ismaéliens

Le schisme qui a donné lieu à la naissance de la communauté des ismaïliens s'est opéré en 765, à la mort du sixième imam, Jaafar Al Safiq, bien connu pour son œuvre juridique. Le fils aîné de l'imam Jaafar, Ismaïl étant décédé avant son père, son fils présumé Mohamed devait hériter de l'imamat mais il n'en fut pas ainsi. C'est le troisième fils de l'imam Jaafar, Moussa Kazem, qui assurera l'héritage spirituel, son frère Abdallah étant mort très rapidement après son père. Un monvement de contestation "ismaélien", à la fois contre les Abbassides de Baghdad et contre les autres chiites se constitue rapidement dans le sud de l'Iraq, au Yemen et au Maghreb. Des missionnaires, *dou'at*, se mettent à prêcher, dans la discrétion — la lignée d'Ismaïl étant en phase d'occultation — l'infaillibilité de l'imam lui prêtant des prérogatives surhumaines et une intelligence à l'émanation divine. Le dogme fondamental de la gnose ismaélienne est la marche vers la rencontre de l'Imam. Ils croient que Dieu n'a de rapport avec l'univers que par sept degrés d'émanation, chacun constituant un appel vertigineux pour le degré inférieur. *«Ton dieu a aussi son dieu»* est la base de l'enseignement initiatique des adeptes, à partir de conceptions manichéennes (lumière et enfer, succession de cycles d'occultation comme les dépeignait Zoroastre) et de principes néoplatoniciens. En fait, cette hiérarchie initiatique secrète constitue davantage une menace sociale qne religieuse. La secte devient rapidement populaire dans les corporations de commerçants (comme l'a montré Louis Massignon) et dans les milieux intellectuels comme *Ikhwan As-Safa*, les Frères de la Pureté, qui étaient actifs au Xème siècle à Bassorah ou au Yemen. Leurs cinquante-deux Epîtres constituent une synthèse hermétiste qui semble avoir servi de manuel d'initiation aux premiers grades.

Les ismaéliens deviennent une véritable force politique au moment de la constitution de l'Etat *Qarmate*, créé par les frères Hamdan et Abdan de Koufa, dans le Ahsa, une région proche de Bahrein. Leur doctrine élitiste — le monde est la somme totale des phénomènes qui se répètent en cycle mais avec amélioration à chaque passage de cycle — reposant sur la croyance en la transmigration et en l'évolution créative, se répand dans tout le Proche-Orient, la péninsule arabe et l'Iran. Les conceptions ismaéliennes égalitaires entre les sexes ont beaucoup surpris, la femme étant initiable comme l'homme, et il semble que le programme politique du défunt Front de Libération de Dhofar dans les années 1975, ou même du parti au pouvoir au Sud Yemen soient dans ce domaine une réminiscence de l'ismaélisme, phénomène que les

Yéménites libéraux, comme le poète Abdallah al-Barradoun, se plaisent à rappeler.

Parallèlement au prosélytisme qarmate, d'autres missionnaires ismaéliens, Ali Ibn Al Fadl et Ibn Haouehab au Yemen, Abou Abdallah Al Chi'i au Maghreb, soutiennent le parti de Obeyd Allah Al Fatimi, originaire de Salamiyeh en Syrie (le chiffre 7 revient toujours dans cette gnose), présumé septième descendant de l'Imam Jaafar et fondateur d'une nouvelle dynastie en Tunisie, la dynastie fatimide. C'est l'arrière petit-fils de Obeyd Allah, le Calife Al Mouizz (953 - 975), qui envoie une expédition en Egypte, la conquiert et fonde la ville du Caire en 969. Petit-fils d'Al Mouizz, le Calife Al Hakim sera le premier de la dynastie à naître au Caire. De lui naîtra le mouvement druze qui sera évoqué plus loin.

Les ismaéliens deviennent source de dangers pour l'Empire abbasside, recrutant parmi les mécontents arabes et persans. Ils ravagent la Palestine et la Syrie entre 901 et 906, et emportent la Pierre noire de la Mecque en 930. Leur pouvoir prend fin à Bahrein en 1075.

Fatimides ismaéliens et Abbassides sunnites se livreront donc de nombreux combats en Syrie jusqu'à l'accés au pouvoir de Salaheddine (Saladin) en 1171. Entre-temps, une autre scission aura eu lieu au sein de la communauté ismaélienne. A la mort du Calife Al Mustansir (1094), son fils aîné Nizar est écarté de l'imamat et emmuré vivant par le vizir d'origine arménienne Afdal Al Jamali, qui lui préfère son frère cadet al-Musta'li, plus docile. Les partisans de Nizar, les Nizaris, s'enfuient en Iran, et l'un de leurs missionnaires, Hassan Sabbah crée dans la forteresse d'Alamout un centre d'opposition aux régimes abbasside et seldjoukide.

En 1164, Jalaleddine Hassan, descendant de Hassan Sabah, proclame la grande résurrection des Imams, ravivant les principes ésotériques de la communauté et coudamnant l'action des Fatimides jugée «profane», contribuant ainsi, avec ses successeurs, à précipiter la chute du régime fatimide. Alamout devient le prototype de l'Etat terroriste qui envoie ses tueurs auprès du vizir Nizam Al Mulk et de son suzerain Malikshah. Un deuxième foyer, créé en Syrie, sera connu des Croisés comme repaire de *Hachichins*, jeunes drogués militants, que l'Occident appellera *Assassins*. Alamout sera détruit par les Mongols au XIIIè siècle (1257). Quant à la dynastie nizarite, elle réapparaît en Iran eu 1817; les Chahs Gajars décernent le titre de «Agha Khan» à l'un des descendants nizarites et en 1921, les Britanniques songent même à couronner l'Agha Khan Mohamed Chah comme roi d'Iraq; on lui préférera cependant l'Emir Fayçal, chassé de Damas par les Français. Son petit fils Karim Agha Khau IV, citoyen britannique, vit actuellement en France, avec la confortable fortune de un milliard de dollars. Chef spirituel de quinze millions de musulmans, il anime par sa

fondation, d'importantes sociétés caritatives propriétaires de 200 hôpitaux et 300 écoles, en Asie et en Afrique, et fait distribuer un grand nombre de bourses d'enseignement supérieur à de jeunes ismaéliens Yéménites ou Syriens, indiens ou pakistanais. Son demi-frère, le prince Sadruddin Agha khan, de mère Française, a longtemps dirigé le programme d'aide humanitaire des Nations Unies où il était récemment candidat au poste de secrétaire général. Le tombeau de leur grand-père à Assouan dans le sud égyptien, est aujourd'hui un lieu de pèlerinage et de recueillement pour les ismaéliens.

Les ismaéliens dn Proche Orient sont surtout présents en Syrie, à Salamiyeh, une ville à la limite du désert (pour des raisons de sécurité), au Nord-Est de Homs où ils ont une vie intellectuelle inteuse, et dans la «montagne des Alaouites» où leurs villages de Masyaf, Qadmous et de Qalaat Khawabi jouxtent ceux de leurs anciens ennemis, devenus les maîtres du pays.

Au Yemen, ils se sont longtemps opposés aux Zeidites, comme eux, rameau chiite. Ils ont eu leur période de gloire avec la reine Arwa Bent Ahmed, de la dynastie Snlayhi (XIème et XIIème siècles); ils sont beaucoup aidés par les émigrés ismaéliens d'Afrique, les Bohras d'origine indienne, qui leur ont notamment construit récemment des routes pour désenclaver certains de leurs villages-forteresses tel que le village de Hajar par exemple.

Les Khojas, appartenant à la branche des nizaris, sont présents en Afghanistan, en Inde, au Pakistan et assez peu en Iran. Actifs aujourd'hui dans le domaine économique, les commerçants les plus aisés parmi eux sont installés à Londres, aux Etats-Unis ou au Canada.

Les druzes

La communauté druze importante surtout en Syrie (350 000) et au Liban (300 000) est présente également en Jordanie (10 000) et en Israël (76 000). Un grand nombre de druzes libanais et de druzes syrieus ont émigré en Afrique de l'Ouest, en Amérique du Sud (Vénezuela, Brésil, Argentine, Mexique) en Amérique du Nord et au Canada. Mais leur particularisme confessionnel leur fait refuser les visas d'entrée en Arabie Saoudite.

Pour protéger leurs identités et leurs secrets initiatiques, les druzes ont développé, comme les ismaéliens dont ils sont issus, la technique de la *taqiya* (la dissimulation), ce qui leur permet d'apparaître comme musulman lorsqu'ils ont besoin de se protéger, et de ne révéler leur solidarité avec leur propre communauté qne quand ils sont eu milieu neutre. Ainsi choisissent-ils, dans les villages mixtes, des voisins

chrétiens.

En 1021, le Calife Al Hakim disparaît — sans doute assassiné — au Mont Mouqattam, au Caire. Deux de ses hommes de confiance, Mohamed Darazi, de père turc, et Hamza Ibn Ali Al Zurani, persan du Khorassan, vont répandre une nouvelle doctrine qui portera le nom de Mohamed Darazi, bien qu'il ait été rapidement tué. En fait les druzes s'appellent entre eux *Mouwahhidoun*, (littéralement les unitaires), marquant ainsi leur attachement à la doctrine orthodoxe de *Taouhid* (l'unicité de Dieu). Leur credo du *Taouhid* a cependant un sens caché. Les entités supérieures, l'Intelligence, l'Ame et la Parole (le Logos) s'incarnent en même temps et sont de même essence. La croyance en la réincarnation s'appuie sur la sourate XVII, verset 53 du Coran: «*Nous le rétablirons ainsi que nous l'avons d'abord créé la première fois*». Les fondements de la religion druze s'appuient tout aussi bien sur le Coran, le Pentateuque, les Psaumes et le Nouveau Testament. Jethro (Choueïb), le beau-père de Moïse, Lazare, Salman Al Farisi et Hamza ont incarné l'Intelligence Universelle. Les druzes se réunissent dans des *tchalwas* (ermitage, loge) divisés en trois salles destinées à accueillir les initiés des trois grades: l'apprenti ou *Joueïd*, le compagnon ou *Aqel*, le maître ou *Cheikh-Aqel*. Les femmes, comme chez les Qarmates, sont initiées séparément, aux mêmes degrés. Le seul événement musulman qu'ils célèbrent est l'*Achoura*, qui correspond à la commémoration de l'assassinat de Hussein, fils de Ali le chef spirituel des chiites. Des signes et des mots de reconnaissance entretiennent une solidarité vivace entre tous les membres de cette communauté, qui se manifeste clairement à travers le soutien mutuel systématique apporté lors de monvements de rébellion locaux. Une affaire similaire à celle de Salman Rushdie a d'ailleurs failli éclater chez les druzes d'Israël lorsque le journaliste israélien druze Mosbah Halabi dévoila dans un livre intitulé *Journal d'une jeune fille druze*, publié en 1991, le secret de la réincarnation et certains des aspects eachés de la foi de ses coreligionnaires. Menacé, il dut procéder à l'autodafé des 500 exemplaires publiés de l'ouvrage.

L'histoire des druzes est jalonnée d'événements qui marquent leur rupture, en tant que communanté, avec leur environnement.

Considérés comme des hérétiques, ils ont trouvé refuge dans la montagne libanaise où ils se sont protégés des persécutions du Calife Zaher, fils d'Al Hakim, puis des suunites de Damas. En 1125, ils livrent aux Croisés la ville de Banyas qui était sous leur eontrôle. En 1292, lorsque les Mameloukes les massacrent au Kesrouan (où viendront, plus tard, s'installer les maronites), ils se réfugient dans le Chouf auprès des Tanoukh et des Maan, des féodaux sunnites convertis au druzisme. En 1523, ils subissent l'expédition punitive du Pacha de Damas qui brûlera quarante de leurs villages; les livres druzes sont

rapportés dans la capitale du pays de Cham pour y être contestés par les théologiens sunnites. De 1613 à 1618, le grand émir druze Fakhreddine se réfugie à Florence, hôte des Médicis; il y sera baptisé, mais une nouvelle invasion turque du Liban en 1633 le fera déporter ainsi que ses trois fils à Istanboul, où ils seront exécutés. Les émirs Chehab, cousins des Maan, leur succéderont. L'émir Bachir II est le plus connu; son soutien à l'occupation de la Syrie par Ibrahim Pacha lui vaudra d'être déporté à Malte. Comme les Emirs Abillama, les Chehab se sont convertis au catholicisme.

A la suite des troubles interconfessionnels qui avaient meurtri le Liban entre 1840 et 1860, date de l'expédition française, les druzes sont exilés dans le sud de la Syrie, appelé depuis *Jebel druze* (le mont des druzes) et que les Syriens continuent à appeler Jebel El Arab (le mont des Arabes). Rassemblés autour de leurs chefs traditionnels, les Atrash, ils s'opposent l'occupation Ottomane, puis à l'occupation Française.

En 1942, ils parviennent à obtenir l'établissement d'un Etat druze rattaché administrativement à Damas. La jeune république syrienne aura maille à partir avec eux, particulièrement en 1954 où le président Chichackly recourt à l'aviation pour réprimer leur révolte. Le président Chichackly finira assassiné par un druze au Brésil où il s'était réfugié après avoir été écarté du pouvoir par un coup d'Etat.

Alliés aux sunnites pro-nassériens en 1958, les chefs druzes ont longtemps joué la carte syrienne même après l'assassinat de Kamal Joumblat en 1977. Ce qui fait dire à Yves Besson: «*Les communautés anxieuses d'utiliser les appareils d'Etat [ont] des rôles qui peuvent être différents au gré des circonstances et des nécessités, et ils peuvent changer de camp; un bon exemple en serait la communauté druze dans le cas du Liban*».

Aujonrd'hui, les druzes syriens bénéficient encore d'une certaine reconnaissance dans le domaine culturel (le Président de l'Union des écrivains syriens, Alioqla Arsan, est druze), mais ont perdu toute influence sur le plan politiqne. En effet, si ismaéliens et druzes ont été longtemps les alliés reconnus des alaouites, principalement au sein de l'armée syrienne afin de faire le contre-poids des sunnites, le clivage entre les officiers de ces trois communautés influentes ne tarde pas à s'opérer, menant en 1962 à l'exécution de deux officiers druzes. Le pouvoir syrien continue néanmoins à accorder une importance particulière à la communauté druze et à entretenir son alliance avec elle: à l'enterrement du chef des druzes Sultan Atrash en 1982, le Président Hafez Al Assad et un million de ses compatriotes seront présents.

Au Liban, la communauté druze demeure influente bien qu'elle risque de perdre la région du Chouf au profit des communautés chiite et

palestinienne, l'ayant désertée à la suite des massacres perpétrés durant la guerre civile dans cette région et l'exode massif qui a entraîné en 1983 le départ vers Beyrouth de 100 000 d'entre eux.

Le problème pour les druzes libanais à la démographie faible, c'est qu'ils sont aujourd'hui confrontés à d'autres partenaires que ceux qui étaient les leurs traditionnellement (chrétiens et sunnites): l'influence croissante des chiites et l'hégémonie alaouite.

Les alaouites

Les alaouites ont été désignés en Syrie jusqu'en 1922 par le nom de «Nosseyris». Leur culte se rattachait en effet à un missionnaire du dixième Imam chiite Abulhassan Al Askari, mort à Samarra (Iraq) en 868, victime d'un empoisonnement ordonné par le Calife Al Mu'tazz, hostile au chiisme. Ce missionnaire, confident de l'Imam, s'appelait Mohamed Ibn Nosseyr Numiri Abdi, et était un notable de Bassorah. Il s'était déclaré le *Bab* du dixième Imam, puis de son fils Mohamed mort prématurément. C'est en Syrie que s'inscrit l'histoire de ce schisme qui emprunte au chiisme la place privilégiée donnée à Ali, cousin du Prophète Mohamed, tout en en faisant une quasi-divinité qui aurait créé le prophète lui-même, lequel aurait créé Salman al Farisi, à la manière du Père, du Fils et du Saint-Esprit. La relation entre ces trois personnes divines est un mystère. Les alaouites ont toujours eu le souci, tout comme les druzes par application de la *taqia*, de se faire passer pour des duodécimains et d'appartenir au rite *jaafari*. Ils célèbrent la grande fête chiite d'Al Ghadir (ou fête de l'étang de Khomm), où le Prophète est sensé avoir institué Ali comme son vicaire par un hadith non reconnu par les sunnites: «*Ceux qui m'aiment doivent aimer Ali et lui obéir*». De même pour la commémoration de l'Achoura, mais sans scènes de flagellation. Comme les druzes, ils se désignent eux-mêmes par l'appellation de *Mouwahhidoun* (uuitaires) mais en référence, comme les chrétiens, à l'Unité de la triade divine, composée de Ali, Mohamed et Salman, qu'ils simplifient en «AMS» utilisant les initiales des prénoms de ces trois personnages qui ont revêtu des formes humaines au cours de sept cycles successifs. La métempsychose est donc un dogme de croyance; la femme, être déchu, est dispensée de pratiques religieuses, quoique socialement libre; l'enfer consiste en la réincarnation dans un corps d'animal; des rites orientaux, les alaouites ont conservé la célébration de la fête du printemps, le 4 avril, le *Norouz* des Iraniens et des Kurdes; des rites antiques, ils ont gardé le symbole de la divinité, et là ils se divisent en deux courants: les *chamsiyya* ou *haydariyya*, tenants du soleil d'après l'enseignement du

Cheikh Ali Haydari, né au XVe siècle près d'Antioche, appelés aussi *chimali* (nordistes); et les *qamariyya* ou *qibliyya*, tenants de la lune dont le chef spirituel réside à Gardaha. Ces deux astres seraient le symbole céleste évoquant Ali. De nombreuses fêtes chrétiennes sont célébrées dans la tradition alaouite: Noël, l'Epiphanie le 6 janvier appelée Ghattas en commémoration de l'immersion de Jésus dans le Jourdain, les Rameaux, Pâques, la Pentecôte. Leur livre saint parle de la consécration du vin, appelé «serviteur de la lumière» parce que Dieu s'y est révélé. Un de leurs serments contient la formule: «*Si je me parjure, j'arracherai du sol les ceps de la vigne*». L'adoption de prénoms chrétiens, Mathieu, Matti, Spiridor, Esber, le dogme de la chute originelle (non reconnu en Islam) marquent l'adhésion à certaines pratiques chrétiennes. Ils fonctionnent également selon des rites initiatiques, en différents grades: les profanes *Aamma* ne pratiquent que le culte dû aux saints au cours de la visite des morts; les *Khassa*, soumis à l'obligation du secret, reçoivent au cours d'une initiation en trois degrés un enseignement symbolique englobant les cinq obligations canoniques musulmanes, le dévouement aux "alides" et les sens cachés du «Jihad». Ils ne bâtissent pas de mosquée et les réunions se déroulent chez les notables. Les villages alaouites sont parfois dominés par un édifice au dôme blanc ou *qoubba* qui fut le lieu de recueillement d'un saint homme local, tel celui de Cheikh Moqbel à Qardaha ou de Cheikh Badr à Tartous.

L'occupation croisée fera des alaouites les sujets des Francs, puis la reconquête de leur montagne par les Mamelouks, Baïbar (1260-1277) et Qalaoun (1279-1290), leur imposera la foi sunnite et l'obligation de construire des mosquées, qu'ils ne fréquenteront pas. Le théologien Ibn Taymiyya (mort en 1328) les pourfendra de Damas dans une célèbre déclaration: «*Sectateurs de sens caché plus infidèles que les juifs et les chrétiens et que certains idolâtres, ils ont fait plus de mal à la religion de Mohamed que les infidèles belligérants, Francs, Turcs et autres... Contre eux, le jihad est agréable à Dieu!*» Ce texte, souvent cité par les opposants au régime actuel de Damas, n'empêche pas les Nossayris, persécutés par les Turcs et souvent minés par des luttes intestines entre les quatre tribus alaouites principales (Khayyatin, Kalbiyyin, Haddadin, Mataouira) ou encore contre leurs voisins ismaéliens, de continuer à pratiquer leur culte en secret. La pauvreté les forcera à quitter leur montagne et les fera essaimer dans les provinces de Hama et de Homs. Le mépris que leur vaut leur marginalité confessionnelle est à l'origine de grands actes de vengeance qu'ils ont menés depuis 1970, à la suite de leur accès au pouvoir, contre les "propriétaires-exploiteurs sunnites". Cet état de fait sous-tend la politique interne de la Syrie aujourd'hui.

Sous le Mandat (1921-1947) et à la suite d'une insurrection

relativement limitée du Cheikh Saleh El Ali, les familles notables Kinj et Abbas instaurent une administration autonome de leur région qui s'étend sur 6.800 km2. Forts de leurs 200.000 membres, ils réussissent à dominer l'arrière-pays et la ville de Lattaquieh avec ses 45.000 chrétiens, ses 10.000 sunnites et ses 5.000 ismaéliens. En 1933, Lattaquieh, où ils n'osaient pas encore s'installer, ne comptait que 500 alaouites sur 25.000 habitants. L'autonomie de l'Etat des alaouites qni durera de 1922 à 1943 sera telle qu'il disposera de ses propres lois. Ainsi, la loi du 6 juillet 1933 supprimant, en Syrie, l'enseignement du français dans les trois premières années du primaire, ne sera pas appliquée dans le Jebel alaouite. On verra même les notables alaouites adresser, le 15 juin 1936, une lettre au président du conseil français Léon Blum lui demandant de ne pas fédérer leur Etat à celui de Damas, car «*un avenir sombre attend les minorités en cas de suppression du Mandat*». Ce document était signé par Baddaoui Al Jabal (poète), Ibrahim Al Kinj et Soliman Al Assad, grand-père du président actuel de la Syrie.

Lorsque la France céde la province d'Alexandrette le 4 juillet 1938 à la Turquie, un grand nombre d'alaouites se réfugieront eu Syrie — à Lattaquieh et à Alep — et parmi eux le théoricien du Baath des années 1940, Zaki Arsouzi dont les œuvres out été republiées récemment, afin de marquer le rôle des alaouites dans l'élaboration de l'idéologie baathiste face à Michel Aflaq qui lui était chrétieu orthodoxe (mort en exil à Bagdad en 1990) et de Salaheddine Bitar, sunnite (assassiné à Paris en 1980).

Pour Zaki Arsouzi, la nation est considérée comme un déploiement de la «Maana» (l'énergie créatrice dont Ali a été une hypostase). Il accorde une place prépondérante aux solidarités militaires urbaines, soutenues par les éléments ruraux, dans la mise en œuvre d'un nationalisme arabe vaguement socialiste, modérément laïque. C'est ce message qui a été appliqué par les jeunes alaouites qui formèrent le premier noyau de l'armée syrienne sous le Mandat, noyautèrent les instances du parti Baath et pratiquèrent une solidarité confessionnelle et familiale, se livrant à une répression exclusivement externe.

En 1945, Damas ne comptait que 4.022 alaouites. Ils réussiront pourtant à conquérir le pouvoir, réalisant la revanche de la montagne de la minorité alaouite sur la ville des notables suunites. Pour cela, il leur a fallu briser l'hégémonie sunnite (60% de la population) et s'appuyer, dans un premier temps, sur l'ensemble des minorités: chrétiens, druzes et ismaéliens.

En 1958, le gouvernement de la République arabe unie (union égypto-syrienne) comptait 92% de minisires sunnites; Le Caire, sinon Damas, se méfiait des «batiniyyin» (ésotéristes) et méprisait les chrétiens. Ainsi, les officiers alaouites, druzes et ismaéliens seront

mutés en Egypte pour y être mieux surveillés, parmi eux Hafez Al Assad qui y prépare «l'après R.A.U.». A son retour à Damas en 1961, il réussit en 1963 à renverser, par un coup d'Etat, le régime civil du président Nazem Al Koudsi. Si c'est encore un officier supérieur sunnite le général Amin Hafez qui devient président, le Comité militaire du Baath comprend trois officiers alaouites: Hafez Al Assad, (nommé commandant en chef de l'aviation puis, en 1965, commandant en chef des forces armées) Salah Jedid et Mohamed Omrane, ainsi que deux ismaéliens: Abdelkarim Jundi et Ahmed El Mir. Lorsque Mohamed Omrane déclare: «*Il faut que les Fatimides (dont les alaouites font partie) aient leur tour!*», le président Amin Al Hafez, qui lui est anti-alouite, supporte mal la mise à l'écart de sept cents officiers sunnites tous remplacés par des «*minoritaires*». Le 23 février 1966, un putsch dépose Amin Al Hafez. De nouvelles purges anti-sunnites ont lieu, mais le chef de l'Etat, Noureddine Atassi, et le Premier ministre sont sunnites, tandis que le nouveau ministre des Affaires étrangères Ibrahim Makhos est alaouite. Une tactique de mise à l'écart des Druzes puis des Ismaéliens (présents dans les syndicats et les services de sécurité) est enclenchée. A partir de 1970, le pouvoir va être "*alaouitisé*" et les qnerelles politiques ne se passeront plus qu'entre des alaouites. Elu en 1971 à la tête de l'Etat syrien, l'alaouite Hafez El Assad sera réélu en 1978, 1985 et en 1992.

Lorsqu'en 1973, le président Assad propose une nouvelle constitution où l'Islam n'est pas mentionné comme religion officielle, des troubles très gravcs éclatent dans tout le pays. Il devra alors insérer dans ce textc que la religion du chcf de l'Etat est musnlmane; son ami et allié politique libanais l'Imam Moussa Sadr (disparu en Libyc en 1978) proclamera alors nne «*fatwa*» indiquant que la communauté alaouitc est chüte, donc musulmane et veillera à ce qnc les premiers ministrcs soient sunnites, (il fallait unc solntion d'apaisement): il y eut les Damasquains Khelayfawi, Ayoubi, Halabi, Kasim et lc Hauranais Zon'bi, laissant toutcfois à l'écart les grandes familles syriennes Mardam, Kolatly, Azem, Atassi, Jabri. Mais commc sous le Premier Empire, des alliances familiales comme les Khaddam et Kheir Bek, ou des alliances d'affaircs, comme Rifaat Al Assad et Nazir Hadaya, regrouperont ancien et nouveau régime car l'appartenance à la communauté alaouite donne l'accès aux profits, facilitcs et privilèges de toutes sortes.

Les services de sécurité sont, en tout cas, dirigés par des alaouites: Ali Douba, Mohamed Al Kholi, Ali Haydar. La garde présidentielle, confiée au général Adnan Makhlouf (de la famille de l'épouse du chef de l'Etat) est forte de 30.000 alaouites. Les forces spéciales qui comptent 18.000 hommcs sont rattachées à Ali Haydar et le service de renseignement présidentiel à Mohamed Nassif. Des milices para-militaircs, les «*Saraya Addifaa*» créées par Jamil et Rifaat Al Assad,

denx frères du président syrien, ont pour tâche d'«assurer le nettoyage» des villes sunnites insurgées telles que Jisr Al Choughour (1979) on Hama (1982, où il y eut 30.000 victimes). Ces milices ont été dissoutes en 1985; il en fut de même pour l'association Ali Al Murtada (1981-1983), où Jamil Al Assad souhaitait regrouper les «duodécimains», alaonites et chiites.

Le clan alaouite domine donc l'ensemble des instruments politiques de l'Etat syrien. S'il n'y a que quatre préfets alaouites en exercice sur quatorze, c'est que le pouvoir régional est détenu par le secrétaire du parti Baath, ou l'officier des renseignements, qui sont, dans la plupart des cas, alaouites.

En fait, une douzaine de familles alaouites ou "alaouitisées" forment la nomenklatura syrienne — forme habituelle dc gouvernement tribal au Proche-Orient — et soutient la nomination des jeunes diplômés alaouites (80% des bourses d'enseignement supérieur leur sont accordées) dans tous les postes universitaires ou ministériels, tandis que lcs sunnites ou lcs chrétiens émigrent en grand nombre, au soulagement du régime lui-même. Néanmoins, cette minorité qui ne représente que 12% de la population syrienne et qui n'est plus seulement concentrée dans un territoire limité — bien qu'il puisse lui servir encore de refuge — ne va-t-elle pas se fondre dans le «melting-pot» commun, et confirmer le jugement d'Ibn Khaldoun, à savoir que la troisième génération de tout groupe dominant est incapable de conserver le pouvoir dont elle a hérité?

Les *batiniyyin* ont, sans aucun doute, réussi aujourd'hui à se placer de telle sorte qu'ils ont le pouvoir d'influer sur les situations politiques de leurs pays: la Syrie est redevenue un centre politique international, comme à l'époque des Omeyyades, grâce au régime alaouite; les druzes, présents en Israël, peuvent jouer un rôle d'intermédiaire entre Palestiniens musulmans et chrétiens et Israéliens juifs; quant aux Ismaéliens, ils représentent une puissance économique importante dans les échanges Sud-Sud et assurent une régulation plus raisonnable de rapports Nord-Sud.

Mais il reste à ces «ésotéristes» politisés à apprendre à dépasser l'intérêt communautaire, comme l'a souligné Yves Besson: «*Comme le montre l'exemple syrien, les groupes identitaires une fois au contrôle de l'appareil de l'Etat, ont tendance à fonctionner comme redistributeurs exclusifs, en faveur de leur propre communauté, de la production des richesses*». Ces groupes ont, en tout cas, perduré, souvent daus des conditions dramatiques; leurs ennemis mongols ou turcs ou mamelouks, sunnites et chiites, ont failli les anéantir. Il ont résisté, et leur vitalité, que leur diaspora leur permet de développer urbi et orbi, est encore très grande. Mais résisteront-ils à la pression de la modernité, de la démocratie, de la mondialisation des cultures?

Indications bibliographiques

Yves Besson, *Identités et conflits au Proche-Orient*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1990.
Robert Betts, *The Druze*, Yale University Press, Newhaven, London, 1988.
Thierry Bianquis, *Damas et la Syrie sous le domination fatimide*, IFEAD, Damas, 1986
Claude Cohen, "Sur l'origine de la communauté syrienne du Nosaïris", *Revue des Etudes Islamiques*, Paris, 1970.
Olivier Carré, *L'Utopie islamique dans l'Orient Arabe*, FNSP, Paris, 1991
Laurent et Annie Chabry, *Politique et minorités au Proche-Orient*, Maisonneuve et Larose, Paris, (Hamid Al Chawi) 1984.
Dominique Chevallier, *La Société du Mont-Liban à l'époque de la révolution industrielle en Europe*, Geuthuer, Paris, 1981.
Henry Corbin, *Histoire de la Philosophie islamique*, Gallimard, Paris, 1964, 1974, 1980.
Adeed Darwiehe, *Syrion and the Lebanese crisis*, St Martin's Press, New York, 1980
Habib Feki, *Les idées religieuses et la philosophie de l'ismaélisme fatimide*, Université de Tunis, 1978.
Alain Gresh et Dominique Vidal, *Proche-Orient: une guerre de Cent Ans*, Editions Sociales, Paris 1984.
Henri Gnys, *La nation druze, son histoire, sa religion, ses mœurs, son état politique*, Paris, 1863.
Albert Hourani, *Minorities in the Arab World*, Oxford University Press, 1947.
Adel Ismaïl, *Le Liban, histoire d'un peuple*, Dar al Makchouf, Beyrouth, 1965
Kaminsky-Kruk, *La Syrie: politiques et stratégies (1966-86)*, Presses Universitaires de France, 1987.
Samir Al Khalil, *Irak, la machine infernale*, J. C. Lattès, Paris, 1991.
Henri Lammens, *L'Islam, croyances et institutions*, Imprimerie Catholique, Beyrouth, 1943.
idem, *La Syrie, précis historique* (2 volumes), Imprimerie Catholique, Beyrouth, 1921
Henri Laoust, Les Schismes dans l'Islam, Payot, Paris, 1983.
Bernard Lewis, *Les Assassins*, Berger-Levrault, Paris 1981.
Sami Nassib Makarem, *The Druze Faith*, Delmas, New York, 1974.
Yves Marquel, *Poésie ésotérique islamélienne*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1989
Pierre May, *L'Alaouite*, J. de Brokghausen, Paris, 1930
Ali Mazaheri, *Vie quotidienne des musulmans aux Xe-XIIIe siècle*, Hachette, 1962.
Moshé Moaz, *Syria under Assad*, Croom Helm, London, 1986.
Yaniv Avner et Yann Richard, *Le chiisme en Iran, Imam et Révolution*, Jean Maisonneuve, Paris, 1980 et des mêmes auteurs, *L'Islam Chiite*, Fayard, Paris, 1991.
Sylvestre de Sacy, *Exposé de la Religion des druzes* (2 tomes), Paris, 1838
Patrick Seale, *The struggle for Syria*, Tauris, London, 1986 et du même auteur *Asad of Syria*, Tauris, London, 1988
Ahmed Tofeihilah, *Les partis politiques et leur rôle au Proche-Orient*, Thèse, Faculté de Droit, Univ. de Montpellier I, 1987.
Nikolaos Van Dam, *The struggle for souverin Syria*, St Martin's Press, New York, 1979.
Volney, *Voyage en Egypte et en Syrie, notes de Jean Gaulmier*, Mouton, 1959.
Jean Yauoski, *Histoire de la Syrie ancienne et moderne*, Firme-Didot, Paris, 1848.
Jules David et Anwar Yassyn, *Mohamed dans la religion druze*, Esoterikos, Paris, 1985.
idem, *Cathéchisme des Druzes*, Esoterikos, Paris, 1985.
idem, *Epitre druze adressé aux Noseiris*, Esoterikos, Paris, 1985.
idem, *Le veau et le schaïçaban dans la croyance druze*, Esoterikos, Paris, 1985.

1° 'Ali avec Fatima

2° Hasan m. 669/ — 3° Husayn m. 680/
4° 'Ali *Zayn al-'Abidin* m. 712

Zayd m. 740 — 5° Muhammad *al-Bâqir* m. 731
6° Ga'far *al-Sâdiq* m. 765

ZAYDITES
Chi'aa officielle
au Yémen
depuis le IXc

7° Ismâ'il m. 765 (*gayba*) — 7° Mûsa *al Kâzim* m. 799
ISMA'ILITES SEPTIMANS — 8° 'Ali *al-Ridâ* m. 818
9° Muhammad *al-Taçi* m. 835
7° Muhammad (*gayba*) — 10° 'Ali *al-Naqî* m. 868 — ALAOUITES
11° Hasan *al-'Askari* m. 874
12° Muhammad *al-Mahdî* (*gayba*) 874

QARMATES
890

FATIMIDES
909 — al-Mahdi m. 934

IMAMITES
ITNA 'ASARIYYA
DUODECIMANS
Chi'aa
officielle en Perse

al Hakim m. 1021

DRUZES

al-Mustansir m. 1094

NIZARITES
Arabie, Syrie
Perse, Inde — Nizâr m. 1095 — al-Musta'li m. 1101 ------ MUSTA'LITES Arabie, Inde

Les Quatre Hndâwand d'Alamût (*gayba*)1174 — al-Amir m. 1129

al-Tayyib (*gayba*)1129

KHODJAS
XIVe

Aga Khan
Bombay

BOHORAS
Inde
XIIe

Octobre
Gravure de Yannis Gourzis, 1991
(Extraite de *Calendrier 1992*)